



Val MC  
**DERMID**

La reine du polar écossais

J'AI  
LU

OMBRES,  
ET LUMIÈRE

Val McDermid est une autrice écossaise de romans policiers.

À 17 ans, elle est la première étudiante d'une école publique écossaise à fréquenter le collège de St Hilda à Oxford. Diplôme en poche, elle travaille d'abord dans le journalisme pendant une quinzaine d'années à Glasgow et à Manchester. Puis en 1984, elle se lance dans l'écriture d'un roman policier qu'elle met trois ans à achever. Ce sera *Report for Murder* (1987) dont le succès détermine sa vocation littéraire.

Son œuvre, qui développe ses thèses féministes et engagées, compte trois séries policières aux héros récurrents distincts : Kate Brannigan, détective privée ; le Dr Tony Hill, profiler, et l'inspectrice Carol Jordan qui mènent des enquêtes dans des milieux interlopes ; et Karen Pirie, spécialiste des affaires classées. Les romans de Val McDermid sont d'ailleurs associés au Tartan noir, une conjonction stylistique entre le roman noir et la culture écossaise.

Val McDermid est aussi critique de littérature policière pour la presse écrite et, s'étant toujours intéressée à l'écriture dramatique, collabore à des émissions radiophoniques de la BBC. Elle et sa conjointe vivent à Manchester.



Ombres et lumière

## DE LA MÊME AUTRICE

### **Les enquêtes de Carol Jordan et Tony Hill**

- La dernière tentation*, Éditions du Masque, 2003 ; J'ai lu, 2006.  
*La fureur dans le sang*, Éditions du Masque, 1998 ; J'ai lu, 2007.  
*Le chant des sirènes*, Éditions du Masque, 1997 ; J'ai lu, 2008.  
*La souffrance des autres*, Éditions du Masque, 2007 ; J'ai lu, 2008.  
*Sous les mains sanglantes*, Éditions du Masque, 2009 ; J'ai lu, 2011.  
*Fièvre*, Flammarion, 2012 ; J'ai lu, 2013.  
*Châtiments*, Flammarion, 2014 ; J'ai lu, 2015.  
*Une victime idéale*, Flammarion, 2016 ; J'ai lu, 2017.  
*Les suicidées*, Flammarion, 2017 ; J'ai lu, 2018.  
*Voyages de Noces*, Flammarion, 2020 ; J'ai lu, 2021.  
*Ainsi parlent les morts*, Flammarion, 2022 ; J'ai lu, 2023.

### **Série Karen Pirie**

- Quatre garçons dans la nuit*, Éditions du Masque, 2005 ; J'ai lu, 2006.  
*Sans laisser de traces*, Flammarion, 2011 ; J'ai lu, 2012.  
*Skeleton Road*, Flammarion, 2018 ; J'ai lu, 2019.  
*Hors limites*, Flammarion, 2019 ; J'ai lu, 2020.  
*Terrain accidenté*, Flammarion, 2021 ; J'ai lu, 2022.

### **Série Kate Brannigan**

- Le dernier soupir*, Librairie des Champs-Élysées, 1994.  
*Retour de manivelle*, Librairie des Champs-Élysées, 1995.  
*Crack en stock*, Librairie des Champs-Élysées, 1996.  
*Arrêts de jeu*, Librairie des Champs-Élysées, 1996.  
*Gènes toniques*, Librairie des Champs-Élysées, 1997.  
*Mauvais signes*, Librairie des Champs-Élysées, 1998.

### **Autres romans, nouvelles et documents**

- Une mort pacifique*, Librairie des Champs-Élysées, 1998.  
*Mystères et bûches glacées*, Éditions du Masque, 2003.  
*Le tueur des ombres*, Éditions du Masque, 2001 ; J'ai lu, 2006.  
*Au lieu d'exécution*, Éditions du Masque, 2000 ; J'ai lu, 2008.  
*Noirs tatouages*, Éditions du Masque, 2008 ; J'ai lu, 2009.  
*Comme son ombre*, Flammarion, 2013 ; J'ai lu, 2014.  
*Northanger Abbey*, Terra Nova, 2014.  
*Lignes de fuite*, Flammarion, 2015 ; J'ai lu, 2015.  
*Scènes de crime*, Les Arènes, 2019 ; J'ai lu, 2020.

# VAL McDERMID

## Ombres et lumière

Traduit de l'anglais (Écosse)  
par Perrine Chambon



Les personnages et les événements présentés dans cet ouvrage, en dehors de ceux qui relèvent manifestement du domaine public, sont fictionnels et toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, serait purement fortuite.

Citation p.9 tirée de *Artful* de Ali Smith,  
reproduite avec l'aimable autorisation de l'auteur.

TITRE ORIGINAL  
*Still Life*

ÉDITEUR ORIGINAL  
Sphere, une marque de Little, Brown Book Group

© Val McDermid, 2020

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE  
© Flammarion, 2023

---

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

---

*Aux amis et collègues de Nouvelle-Zélande,  
notamment – mais pas uniquement,  
au Raith Rovers FC Kiwi Supporters Club,  
à tous les gens prénommés Lesley/Leslie  
et leurs acolytes,  
et aux barmen du Dispensary.  
Vous nous manquez, et je reviendrai.*





---

« L'art est toujours un échange, comme l'amour, qu'il peut être complexe et douloureux de prendre et de donner, selon Michel-Ange. »

Ali SMITH  
*Artful*



## Prologue

*Dimanche 16 février 2020*

Billy Watson s'éloigna du quai sans l'ombre d'un mauvais pressentiment. Il dirigea lentement le bateau de pêche de sept mètres vers le chenal principal, à l'est du port, avec familiarité et désinvolture. Ce matin-là ressemblait à beaucoup d'autres : un froid mordant, un vent du nord cinglant qui pénétrait la chair et lui fouettait les pommettes. Mais au moins il faisait beau et le ciel bleu pâle de février n'annonçait pas de pluie. Sur la rive, au loin, les contours de Berwick Law et de Bass Rock étaient nets comme dans un tableau. La proue écarlate du *Bonnie Pearl* fendit les eaux froides du Firth of Forth, une fine traînée d'écume blanche dans son sillage.

Billy saisit son thermos de café et en but une goutte ; il était encore trop brûlant pour en avaler une gorgée. Il aimait bien le passer rapidement au micro-ondes après avoir ajouté le lait, afin qu'il reste chaud le plus longtemps possible. Tous les moyens étaient bons pour se réchauffer par un matin d'hiver dans l'estuaire du Forth.

Son cousin Jackie entrouvrit la porte de la timonerie et se glissa à l'intérieur en essayant de ne pas laisser s'échapper la chaleur.

— Belle journée, hein ? dit-il.

C'était l'une des amorces de conversation de Jackie, limitées et prévisibles. Il y avait aussi « Sale temps, hein ? » Et quand il pleuvait, invariablement : « Ça mouille. »

— Ouais, répondit Billy en mettant les gaz.

Ils s'engagèrent dans les eaux houleuses, au-delà de la jetée en zigzag qui s'étendait jusque dans la mer et protégeait l'enceinte du port des vagues qui, à marée haute, balayaient la côte. Un coup de gouvernail et leur trajectoire bifurqua vers l'est, l'île de May se dressant à l'horizon comme une baleine à bosse. Quand ils arrivèrent au niveau du moulin à vent abandonné des anciens marais salants, avec leurs bassins creux et leurs monticules, Billy mit le moteur sur neutre et, d'une habile manœuvre, positionna le *Bonnie Pearl* à côté de la première balise.

Andy, le fils de Jackie, apparut, sa démarche chaloupée compensant la faible houle. Avec l'aisance de l'expérience, il tendit une gaffe pour atteindre la balise indiquant l'emplacement des casiers à homards qui contenaient la première pêche du jour. Comme tous les matins, il fixa la corde dans la poulie et enclencha le treuil.

Même depuis la timonerie, Billy se rendit compte qu'il y avait un problème. La corde était tendue, mais aucun casier de pêche n'émergeait de l'eau. Penché par-dessus le plat-bord, Andy avait du mal à manipuler la gaffe.

— Allons lui donner un coup de main, suggéra Billy à Jackie, qui soupira en se dirigeant vers le pont.

Les deux hommes luttèrent avec la corde. Quelque chose semblait y être accroché, faisant pression sur le treuil. Billy voyait Jackie jurer copieusement, le vent emportant ses paroles.

Une vague solitaire frappa la proue et fit pivoter le bateau de quatre-vingt-dix degrés. Suffisamment pour simplifier la tâche des deux hommes. Ils reculèrent de quelques pas en titubant, ce qui permit à Billy de distinguer clairement ce qui se trouvait dans l'eau.

Il mit un moment à comprendre. Son cerveau imagina qu'il s'agissait d'une balise de pêche blanche et abîmée, toute tailladée. Puis il réfléchit. Une balise n'avait pas de cou ni d'épaules.

La première prise du jour était un noyé.



# 1

La lieutenant Daisy Mortimer n'était pas souvent dégoûtée par la nourriture. Mais pour une fois, elle considéra d'un œil mauvais le sandwich œuf et bacon qu'elle avait préparé pour le petit-déjeuner. Au moment crucial de déposer l'œuf sur le bacon croustillant et de le recouvrir de ketchup, son patron avait appelé :

— Bonjour, Daisy, lui avait lancé gaiement le commandant Charlie Todd.

Elle entendait ses deux enfants se chamailler derrière lui.

— Bonjour, patron, avait-elle répondu sur le même ton.

Elle aimait son job et elle aimait bien Charlie Todd, après tout.

— Un pêcheur de homard de St Monans a repêché un corps dans le Forth tout à l'heure. Décès inexpliqué, donc on doit assister à l'autopsie. Retrouve-moi à la morgue de Kirkcaldy à 10 heures. Désolé de gâcher ton dimanche, avait-il ajouté en gloussant. Au moins ça te laisse le temps de prendre une deuxième tasse de thé.

Daisy raccrocha puis fixa des yeux son téléphone, la boule au ventre. Sa première autopsie.



Est-ce que son chef le savait ? Est-ce qu'il pensait qu'elle avait suffisamment d'expérience pour assister à une autopsie sans sourciller ? Cela faisait moins de six mois qu'elle avait été mutée à la brigade criminelle de la région du Fife et depuis, ils n'avaient pas eu un seul meurtre. Il y avait eu une mort suspecte, mais c'était pendant un long week-end et, quand elle était revenue, l'affaire avait été classée parmi les accidents.

Avant cela, elle travaillait dans un bureau de la police judiciaire de Falkirk. Il y avait beaucoup de crimes, mais rien qui se terminait sur la table d'un légiste. Elle tâta son sandwich d'un doigt soigneusement manucuré, l'air dégoûté. Ce qui l'attendait – les odeurs, les bruits, les images – lui avait coupé l'appétit. Vu comme elle redoutait les visites chez le dentiste, elle serait forcément la risée de tout le monde, la seule à vomir dans le lavabo ou, pire encore, à tomber dans les pommes.

Dans un autre contexte, elle aurait pu s'en tirer en proposant de superviser la scène de crime. Mais avec un corps pêché en mer, il n'y avait pas de scène de crime à préserver. Il n'y avait pas de solution. Tôt ou tard, il allait bien falloir s'y confronter. Autant que ce soit aujourd'hui.

Elle regarda par la fenêtre de la cuisine de son appartement de location. Elle donnait sur une rue à double sens passante et plus loin, sur des champs et des bois. C'était le seul aspect de cet ancien HLM qui l'avait attirée, en dehors du fait qu'il était dans ses moyens. Malgré tout, la plupart des matins, elle admirait le lent lever

du jour, heureuse de la vie qu'elle menait. Sauf aujourd'hui.

Daisy jeta son sandwich à la poubelle et se dirigea vers sa chambre exiguë, refusant délibérément de penser à ce qui l'attendait. Elle enleva sa robe de chambre pour enfiler ce qu'elle considérait comme son uniforme : un jean noir de coupe droite contenant assez de Lycra pour courir, si besoin, un sous-pull fin et moulant de mérinos gris et un pull prune foncé dissimulant suffisamment ses formes pour que cela devienne un objet de spéculation au bureau. Une touche de maquillage, du mascara pour souligner ses yeux bleu vif, puis elle attacha ses épais cheveux frisés, prête à partir.

Elle fut la première sur place. Le Dr Jenny Carmichael vérifiait le plateau contenant ses instruments avant de se mettre à l'œuvre. Daisy se présenta à la légiste, qui était totalement emmaillottée dans une tenue chirurgicale verte, seules deux fines mèches grises dépassant devant ses oreilles. Le docteur la dévisagea d'un air hostile et lâcha :

— Première fois ?

Daisy hocha la tête.

— Je m'en doutais. Éloignez-vous le plus possible et plaquez-vous contre le mur. De cette façon, vous pourrez savoir si vous êtes du genre à tourner de l'œil ou pas, sans encombrer le passage.

Daisy obéit tandis que le Dr Carmichael s'affairait à des préparatifs auxquels elle ne voulait pas penser. Quand Charlie entra, la légiste leva les yeux et hocha très légèrement la tête en guise de salut.

— Homme blanc, plutôt en forme physiquement pour son âge, déclara-t-elle.

— Je vous l'ai déjà dit, la flatterie ne vous mènera nulle part.

C'était du Charlie tout craché, songea Daisy. Toujours le mot pour rire, quelle que soit la circonstance.

— C'est vous qui avez recours à la flatterie, rétorqua Carmichael, ironique.

— Alors, quel âge pourrait avoir notre client du jour ? demanda Charlie en regardant le corps pâle, gonflé par son séjour dans la mer.

— Quarante-neuf ans, répondit-elle en jetant un furtif regard de côté.

Daisy crut discerner un clin d'œil qui n'avait pas échappé à Charlie :

— Vous n'êtes pas aussi précise, d'habitude.

— D'habitude, on ne tombe pas sur un passeport et un permis de conduire dans la poche arrière du jean de notre victime.

Daisy trouva cela curieux, puis se rappela que le corps avait été retrouvé dans l'East Neuk, une région côtière du Fife, une zone touristique. Personne n'avait envie de laisser ses pièces d'identité traîner dans un Airbnb.

— Notre *victime* ? releva Charlie en insistant sur le mot-clé.

La légiste lâcha une petite exclamation désapprobatrice et se décala pour pouvoir tourner la tête du cadavre.

— Un coup violent à l'arrière du crâne qui s'est avéré fatal. Et pas assez d'eau dans les poumons pour indiquer une noyade. Il était presque mort quand il est tombé à la mer.

— Il n'aurait pas pu tomber et se cogner la tête pendant sa chute ? C'est plein de rochers, le long de cette côte du Fife.

— La blessure est trop régulière pour ça. Si vous insistiez, je vous répondrais qu'il a été frappé à l'aide d'une batte de baseball ou d'une barre de fer.

— Un homicide, donc.

Le docteur laissa échapper un bref soupir.

— Vous savez que ce n'est pas à moi de formuler ce type de jugement.

— Je ne vous posais pas la question, Jenny, objecta-t-il en atténuant ses paroles avec un sourire timide avant de se tourner vers la lieutenant Mortimer. Le passeport ?

Voyant les sacs contenant les pièces à conviction posés sur un comptoir, Daisy saisit les deux qui les intéressaient.

— C'est un passeport français. Délivré il y a un tout petit peu plus de deux ans à un certain Paul Allard. Comme l'a dit le doc, il a quarante-neuf ans. Son permis de conduire a été délivré à Paris à la même date...

— Quoi ? Exactement la même date ?

— Oui. C'est bizarre, non ? Personne n'a un passeport et un permis de conduire délivrés exactement le même jour, il me semble ?

— Est-ce qu'il y a une adresse sur le permis ? Elle secoua la tête.

— Non. Seulement le lieu où il a été établi, son nom et sa date de naissance.

— Bon, ce sera votre première mission, Daisy. Contactez le consulat français. Dites-leur qu'il nous faut toutes les infos possibles sur Paul Allard.

Et sa famille ? La personne à contacter en cas d'urgence ?

Tout en parlant, Charlie s'était retourné vers le Dr Carmichael.

— Rien, il n'a pas rempli cette partie.

— Alors à vous de jouer, docteur. Empreintes ? ADN ?

Elle releva la tête.

— On devrait obtenir des empreintes, il n'est pas resté dans l'eau plus de vingt-quatre heures, à mon avis. Il faut que je consulte un collègue plus compétent dans ce domaine. Pour l'ADN, aucun problème.

— Vraiment ?

Elle leva brièvement les yeux au ciel.

— Charlie, voici bientôt vingt ans, on a réussi à extraire de l'ADN d'un corps qui venait de passer trente-cinq années dans le Holy Loch. Croyez-moi, vous aurez un résultat ADN d'ici deux jours. Mais est-ce que ça va vous aider, ça, je n'en sais rien. Est-il encore possible de demander aux Français de consulter leurs bases de données ?

— Plus personne ne veut nous rendre service depuis le Brexit, grogna Charlie.

— Peut-être qu'on trouvera un résultat dans notre base à nous, suggéra Daisy sur un ton optimiste. Les victimes d'homicide sont souvent un peu louches, patron.

— Si on a de la chance, répondit Charlie morose. Est-ce que vous avez autre chose pour moi, Jenny ?

— Il a un tatouage sur l'omoplate gauche. On l'a photographié ; je vous le transférerai. On

dirait une torche à sept flammes avec un anneau en dessous.

— Pas d'inscription utile, j'imagine ?

— Ce serait trop facile.

Il se retourna vers Daisy.

— Voilà, Daisy. Un vrai mystère. On n'en a pas souvent, hein ?

La légiste haussa les sourcils.

— Reste à savoir si vous pourrez le résoudre.

## 2

Les grasses matinées dominicales, à rester au lit feuilleter les journaux du jour sur sa tablette avec un café, constituaient une expérience relativement récente pour la commandante Karen Pirie. Par le passé, elle se levait tôt pour aller marcher, planifier la semaine à venir, mettre en place ses stratégies. Mais elle fréquentait Hamish Mackenzie depuis quasiment six mois maintenant, et il l'avait persuadée que ce n'était pas un péché de décrocher un peu de l'Unité des enquêtes historiques, qu'elle dirigeait.

— Tes heures sup ne te sont pas payées, lui avait-il rappelé. Ce n'est pas bon pour toi de bosser autant. Et si tu es vraiment attachée à ton job, tu devrais admettre que tu travailles mieux à tête reposée.

Karen n'aimait pas trop qu'on lui dise quoi faire, mais cet égard pour son rythme de travail avait touché chez elle une corde sensible. Et pas qu'une seule. C'était le premier homme avec qui elle avait envisagé une relation, quelle qu'elle fût, depuis que Phil, son compagnon, avait été tué en service, le destin que redoutent tous ceux qui aiment un policier. Hamish était parvenu

à lui faire baisser sa garde et voilà qu'elle se retrouvait là un dimanche matin, dans son lit, dans son appartement.

Et pourquoi pas ? Il était intelligent et drôle, agréable à regarder, gentil et attentionné. Elle avait toujours envie de passer du temps avec lui. Elle appréciait sa compagnie, qu'ils soient de sortie ou bien à la maison à ne rien faire de particulier. Elle aimait les amis qu'il lui avait présentés. Elle aimait sa petite ferme à Wester Ross. Mais elle avait quelques réserves quant à se réveiller dans son gigantesque appartement de New Town avec sa terrasse secrète sur le toit. Comme beaucoup de choses chez lui, c'était un peu excessif.

Pour être honnête, le sexe était plus excitant, plus aventureux qu'avec Phil. Mais après coup, elle ne se sentait jamais aussi comblée qu'avec lui. Avec Phil, elle n'avait jamais douté un seul instant de leur amour. Mais avec Hamish... Karen n'avait pas pu dire « Je t'aime ». Elle l'avait senti sur le point de prononcer ces mots et espéré qu'il ne cède pas à cette tentation.

Karen prit conscience que Hamish avait dit quelque chose qui lui avait totalement échappé.

— Quoi ?

Il regardait son écran en fronçant les sourcils.

— J'ai dit : je pense pouvoir nous avoir une table ce soir dans ce resto de Newport qu'on voulait tester. Ils ont aussi des chambres, on pourrait essayer d'y passer la nuit ?

— Pas ce soir, répondit Karen sur un ton qu'elle espérait suffisamment catégorique.



— Pourquoi ? Si on y va à deux voitures, tu pourras repartir le lendemain matin et être largement à l'heure au travail. Moi, je reprendrai la route vers le nord.

Du lundi matin au mercredi soir, Hamish travaillait dans sa ferme de Wester Ross. Le reste de la semaine, il le passait à Édimbourg, où il dirigeait une petite chaîne de cafés.

— Pas ce soir. Je commence tôt demain matin.

— OK. Et si on y allait pour dîner et qu'on rentrait après ?

Elle aurait préféré qu'il n'insiste pas.

— J'ai besoin d'être seule ce soir, Hamish.

Un air blessé se peignit sur son visage.

— Est-ce que j'ai fait quelque chose pour te mettre en colère ?

— Ça n'a rien à voir avec toi.

Elle espérait que ça allait suffire, mais non. Il fallait qu'il persiste.

— Alors c'est quoi ? Je ne veux pas qu'il y ait de secrets entre nous.

Karen se redressa contre les oreillers en plume. Elle ne voulait pas être avachie pour parler de ça.

— Demain matin, le type qui a tué Phil sera libéré de prison. Je veux être là.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

L'anxiété résonnait dans la voix de Hamish comme les vibrations d'un diapason.

— Rien. Je veux voir où il habite, c'est tout, répondit-elle en sachant qu'elle en avait trop dit. Et je ne veux pas être accompagnée.

— Tu penses que c'est une bonne idée ?

Avant qu'elle ne puisse répondre, le portable professionnel de Karen sonna. Automatiquement, elle l'attrapa sur la table de chevet.

— Commandante Pirie, Unité des enquêtes historiques.

— Bonjour, commandante Pirie. Ici le lieutenant Pollock de Barrack Street, à Perth. On a une affaire qui est tombée ce matin, et je pense que c'est plus votre rayon que le mien. Est-ce que vous pourriez faire un saut jusqu'ici pour nous aider à prendre une décision ?

Karen sentit un picotement de curiosité qui lui était familier et se détourna de Hamish.

— Est-ce que vous pourriez m'en dire un peu plus ?

— Voilà comment ça se présente, expliqua-t-il lentement, désireux de bien se faire comprendre. Une personne est venue déposer un signalement. Sa sœur est morte dans un accident de la route il y a quelques semaines et elle commence seulement à faire le tri dans la maison de la défunte. Il y avait un van dans le garage qui, affirme-t-elle, n'appartenait pas à sa sœur. En jetant un œil à l'intérieur, elle a retrouvé un squelette humain à l'arrière du véhicule. Et un squelette, pour le patron et moi, ça sent l'affaire ancienne. On a pensé qu'on pouvait directement vous contacter.

— Est-ce que ça signifie que vous n'avez envoyé personne sur place ?

Une pause.

— On est un peu en sous-effectif aujourd'hui, pour être honnête. On reçoit la visite d'un membre de la famille royale, sans parler d'un

cambrionage à main armée dans une discothèque hier soir.

Karen soupira.

— Et un squelette, ce n'est pas une priorité, c'est ça ?

— Eh bien, il ne risque pas de s'envoler...

Malgré son agacement face à ce manque de réactivité, Karen ne demandait qu'à être mise sur l'affaire dès le début. Elle ne perdait jamais de vue les vies dévastées par les crimes sur lesquels elle travaillait. Mais ça n'empêchait pas une certaine excitation à l'idée de mener une nouvelle enquête, d'élucider un mystère, d'apporter des réponses pour combler le vide douloureux dans la vie des gens.

— On vous retrouve là-bas, dit-elle. Envoyez l'adresse à mon collègue.

Elle raccrocha et s'apprêtait à passer un nouveau coup de fil quand Hamish posa la main sur son bras.

— Tu ne pars pas travailler ?

— C'est une nouvelle affaire, apparemment du ressort des Enquêtes historiques. Il faut que je me rende sur place.

Hamish soupira et se laissa retomber sur les oreillers.

— Je ne peux pas rivaliser avec les morts.

Elle se tourna vers lui pour l'embrasser.

— Ce n'est pas une compétition, c'est mon devoir.

Elle sortit du lit, consciente de sa nudité.

— Je vais prendre une douche et je file.

Dans la salle de bains, elle appela son adjoint, l'officier Jason Murray.

— Bonjour, Jason. Désolée de bousiller ton dimanche, mais on a une nouvelle affaire. Retrouve-moi au bureau dans vingt minutes.

— OK. On va dans un coin intéressant ?

— À Perth.

— Mort suspecte ?

— Exact. Ça n'arrive pas si souvent dans la capitale petite-bourgeoise de l'Écosse.

### 3

North Woodlands Crescent était proche d'un gros rond-point menant à la quatre-voies qui contournait Perth et permettait de rejoindre rapidement des destinations situées aux quatre points cardinaux. Elle était bordée d'imposants pavillons blanchis à la chaux, abrités derrière des haies touffues toutes taillées à la même hauteur. Ça avait tout l'air d'une rue bien tranquille. Ici, personne n'appelait la police pour se plaindre d'adolescents bruyants qui prenaient de la drogue, pas de disputes familiales sur les perrons bien entretenus, ni de voyous faisant hurler le moteur d'une voiture volée dans les rues impeccables.

— C'est le genre de quartiers où les gens sont scandalisés qu'un meurtre ait pu se produire à deux pas de chez eux, constata Jason en se garant le long du trottoir derrière une voiture de patrouille. Ils le prennent comme une insulte personnelle.

— On ne sait pas encore si c'est un meurtre, objecta Karen.

— C'est vrai, chef. Mais en général, quand quelqu'un décède d'une mort naturelle, on ne cache pas son cadavre dans le garage.

Karen trouvait qu'il gagnait à la fois en sagesse et en confiance. Elle s'autorisa un moment de fierté. Aider Jason à donner le meilleur de lui-même était une cause à laquelle Phil l'avait ralliée. Lentement mais sûrement, La Menthe progressait. Elle sourit.

— Je ne sais pas. On est à Perth, après tout. Admettre qu'il y a un cadavre chez soi, ça peut te tuer une réputation.

Un officier en uniforme sortit du véhicule de patrouille et les salua d'un geste de la main. Il attendit qu'ils approchent puis demanda :

— Commandante Pirie ? Je suis le lieutenant Pollock. On s'est parlé au téléphone.

— Toujours pas d'enquêteur ni de technicien sur la scène de crime ?

Visiblement, on fonctionnait autrement, à Perth.

— J'ai parlé à mon commandant, il a pensé qu'il valait mieux vous attendre. C'est pas comme s'il allait y avoir une course-poursuite ou quelque chose comme ça.

— Il aurait pu être judicieux de convoquer une équipe médico-légale. Peu importe qui finit par hériter du dossier, il faudra bien passer les lieux au peigne fin.

Karen avait parlé doucement, mais Pollock releva son mécontentement.

— Vous voulez qu'on appelle une équipe ? Avant d'aller jeter un coup d'œil au corps ?

— Appelez-les. Pendant qu'on les attend, l'officier Murray et moi allons nous habiller et évaluer la scène de crime. Ensuite, il faudra qu'on

entende la femme qui a fait la découverte. Est-ce qu'elle est au commissariat ?

Pollock fit non de la tête.

— On l'a laissée rentrer. Elle était assez secouée, vous comprenez. J'ai pensé qu'elle serait mieux chez elle plutôt qu'ici, ou à attendre dans une salle d'audition pendant des heures.

Ce n'est pas ce que Karen aurait fait mais elle commençait à comprendre que Barrack Street n'était décidément pas sur la même longueur d'onde que l'Unité des enquêtes historiques. Elle espérait au moins que, pour les affaires récentes, leur approche était plus conventionnelle.

— Comment s'appelle la propriétaire ?

— Susan Leitch. Elle a été tuée dans un accident de la route. C'est sa sœur, Stella, qui a découvert le cadavre. Même nom de famille. Elles n'ont aucun antécédent, même pas un excès de vitesse.

Dix minutes plus tard, vêtus de combinaisons Tyvek et de chaussons en plastique bleu, Karen et Jason franchirent la porte d'entrée et gagnèrent la cuisine en passant par un couloir à la moquette fade. Karen remarqua l'assortiment d'huiles et d'épices près de la cuisinière, le pot en grès rempli d'ustensiles ainsi que les livres de cuisine alignés, aux pages cornées et aux couvertures abîmées. Cela ressemblait à un endroit où l'on cuisinait vraiment. Au fond, une porte massive ouvrait sur un double garage. Leur regard fut attiré par un van VW classique, à moitié recouvert, mais Karen se força à observer le reste de la pièce. Quand quelque chose avait

mal tourné, les premières impressions étaient souvent un indicateur fiable.

Une attache pour deux vélos était fixée à un mur, mais un seul y était suspendu, un gros VTT aux pneus dégonflés pourvu d'un support pour batterie. Par terre, juste en dessous, la batterie était branchée à un chargeur. À côté de l'attache à vélos, il y avait un établi couvert d'un assortiment d'outils dont Karen supposait qu'ils étaient utiles si on décidait de réparer son vélo soi-même, plutôt que de l'amener chez le réparateur du coin chaque fois que les freins couinaient.

— Tu t'y connais en deux-roues, Jason ? demanda-t-elle sans grand espoir.

— Seulement ceux qui pétaradent, chef.

Contre le mur opposé il y avait un établi contenant un assortiment d'outils destinés à du petit bricolage et des réparations : tournevis, clés à molette ajustables, deux marteaux et une scie à métaux. Une demi-douzaine de pots de peinture étaient soigneusement empilés à côté, visiblement en partie utilisés. À première vue, Susan Leitch était une femme bien organisée. Aucun signe du chaos qui caractérisait souvent les scènes de crime domestique. S'il s'agissait bien de cela.

Karen approcha du van, remarquant que le seul pneu dans son champ de vision était à plat, et ce depuis longtemps à en juger par l'état d'usure du caoutchouc. Elle ouvrit la portière conducteur en s'efforçant de limiter tout contact. Stella Leitch avait probablement détruit toutes les empreintes qui auraient pu s'y trouver,



mais cela ne faisait jamais de mal de suivre les protocoles médico-légaux. Karen passa la tête à l'intérieur et renifla. Il flottait une vague odeur de moisi et de renfermé, mais pas la puanteur insupportable d'un corps en décomposition. Elle remarqua que la vitre passager était entrouverte de quelques centimètres, ce qui, avec le temps, pouvait expliquer que l'odeur se soit dissipée. Les clés étaient toujours sur le contact.

Elle regarda par-dessus le siège mais ne vit pas grand-chose de la cabine.

— Je vais devoir pénétrer à l'intérieur, déclara-t-elle en se préparant à grimper sur le siège conducteur.

— Il y a une porte latérale pour entrer par l'arrière, chef, fit remarquer Jason. Elle n'est peut-être pas verrouillée non plus ?

Karen battit en retraite.

— Il vaut mieux attendre l'équipe médico-légale. Mais la sœur a déjà déplacé la bâche, dit-elle en réfléchissant un moment. Sors ton téléphone et prends des photos tout autour du van, pour qu'on ait une trace de l'état global dans lequel c'était avant que la sœur n'intervienne. Et n'oublie pas la plaque d'immatriculation.

— Il n'y en a pas, répondit Jason. En tout cas, pas à l'avant.

— C'est intéressant, constata Karen en se déplaçant vers l'arrière du véhicule pour soulever la bâche avec précaution. Pareil à l'arrière. Quelqu'un a anticipé tout ça. OK, vas-y, fais les photos.

Elle recula et patienta. Quelques clics plus tard, elle écarta délicatement la bâche de la

porte latérale et tenta d'actionner la poignée. La porte s'ouvrit facilement, glissant sur des rails bien huilés.

Sur le plancher du van gisait un ensemble désarticulé d'ossements ; le crâne et une couronne de cheveux foncés qui s'en était détachée à l'avant, les phalanges et les tarsiens éparpillés à l'arrière. Des pupes d'asticots jonchaient le squelette, comme des Choco Pops macabres, ce qui expliquait pourquoi la chair du corps avait disparu. On aurait dit que la victime était tombée ou qu'elle avait été placée sur le flanc. Ce qui apparaissait clairement au premier regard, c'était qu'il s'agissait bien d'une victime. À l'arrière du crâne, on voyait distinctement un renforcement irrégulier qui signalait une fracture. Cette personne avait reçu un coup violent.

Découvrir des ossements humains dans ce van était d'autant plus incongru que le reste du véhicule était bien ordonné. Tout était rangé à sa place : les livres sur les étagères, les vêtements dans des boîtes en plastique glissées dans des alcôves, de la peinture et des pinces dans des boîtes de thé customisées. Quelques aquarelles représentant des lochs et des montagnes étaient accrochées sur les portes d'un placard. Pour Karen qui n'était pas spécialiste, cela ressemblait au style de tableau banal qu'elle avait vu dans toutes les boutiques d'artisanat des Highlands où elle était allée.

Elle ressortit la tête du van.

— Il nous faut absolument une équipe médico-légale. Et River.

De retour dans la voiture, après avoir ôté sa combinaison protectrice, Karen la contacta. Heureusement, le Dr River Wilde se trouvait dans son bureau à l'université à Dundee et non au labo. Karen lui exposa sa découverte.

— Est-ce que tu peux te libérer pour faire un saut à Perth ? lui demanda-t-elle.

— Bien sûr, ces os restent là où ils sont. Je te rejoins d'ici une heure.

Rassurée, sachant que la dépouille du van était entre de bonnes mains, Karen fit un topo à Pollock.

— Vous devriez sans doute appeler quelques agents en uniforme pour garder la scène et tenir éloignés les voisins curieux.

— Sans parler de ces fichus journalistes citoyens, marmonna Pollock.

— Demandez aux techniciens s'ils peuvent trouver le numéro d'identification du véhicule. Quelqu'un a enlevé les plaques d'immatriculation, mais il ne savait peut-être pas effacer le numéro d'identification. Et même si c'est le cas, le labo a des moyens de le révéler. Une fois que les techniciens en investigation criminelle auront terminé, le Dr Wilde va demander que les ossements soient transférés à son labo de Dundee, poursuit Karen. Elle communiquera avec votre équipe là-dessus. On va maintenant aller interroger la sœur. Merci de nous avoir contactés aussitôt. De cette façon, rien ne tombe entre les mailles du filet, au moment de la passation.

— Ah, vous savez, ce n'est pas tous les jours qu'on découvre une affaire qui est, de toute

évidence, ancienne. Dites-moi si vous avez besoin de renfort à quelque niveau que ce soit.

Alors qu'ils se dirigeaient vers le domicile de Susan Leitch, Jason fit remarquer :

— C'est bizarre. Pourquoi conserver un corps dans son garage ?

— River dit toujours que tuer, c'est facile. Le plus dur, c'est de se débarrasser du corps. Apparemment, Susan Leitch n'avait pas anticipé la deuxième partie du contrat.

— Je comprends, chef. Mais il n'y a plus que des os, maintenant. Est-ce qu'elle ne pouvait pas les briser avec un marteau et les transporter dans des petits sacs les uns après les autres pour les jeter dans l'océan ?

— C'est quelque chose qui peut s'envisager, j'imagine. Mais il faudrait pas mal de sang-froid pour faire ça. En particulier si la personne que tu as tuée était proche. Même les vrais gangsters emploient des gens pour se débarrasser des corps à leur place. On les appelle « les hommes de ménage ».

— Vous plaisantez, n'est-ce pas ?

Karen secoua la tête.

— J'aimerais bien, Jason. Il paraît que c'est considéré comme un poste hautement qualifié. Il y a eu une affaire il y a quelques années, en Angleterre, où des morceaux de corps n'arrêtaient pas de resurgir un peu partout dans la campagne. Je crois qu'à la fin, la zone géographique s'étendait à cinq ou six brigades différentes. Ils ont fini par arrêter le coupable, mais l'histoire n'a pas été entièrement dévoilée pendant le procès. Apparemment, le gang

de malfaiteurs responsable du meurtre s'était brouillé avec leur homme de ménage habituel, que les criminels trouvaient trop cher. Alors un des abrutis du gang s'est dit que ça ne devait pas être bien sorcier, et il a accepté la mission pour un tarif bien inférieur. Il s'est avéré qu'il était nul. Tellement nul qu'il a pris quatorze ans de taule.

— Vous n'êtes pas sérieuse ? Comment vous le savez ?

— Parce que c'était l'une des affaires de River. Quand ils sont allés au pub après, pour célébrer la condamnation, un type haut placé de la brigade criminelle lui a raconté toute l'histoire.

Jason secoua la tête.

— Comment on peut décrocher ce type de job ?

— Je ne crois pas qu'ils recrutent via des salons pour l'emploi, répondit Karen sur un ton ironique. J'imagine que Susan Leitch s'est rendu compte que se débarrasser du corps conservé dans son van n'était pas si facile qu'elle l'avait cru.

*Lundi 17 février 2020*

Il était à peine 6 h 30, mais ça bouchonnait déjà sur l'A71, à l'entrée d'Édimbourg. La commandante Karen Pirie était heureuse de circuler dans la direction opposée, où le flux était, sinon fluide, du moins régulier. Elle avait traversé la ville qui s'éveillait avec, en fond sonore, une playlist aussi familière que les rues elles-mêmes. La musique n'avait jamais eu grande importance pour elle, mais en vivant avec Phil, elle s'était peu à peu convertie à ses goûts. À présent, quand elle n'était pas de service et n'avait pas à garder une oreille sur la radio, elle revenait toujours à la playlist qu'il avait importée sur son téléphone. Elbow, Snow Patrol, Franz Ferdinand. Les paroles ne l'intéressaient pas vraiment, mais elle aimait fredonner ces mélodies.

Par habitude, elle jetait des coups d'œil de part et d'autre tout en conduisant, attentive à tout ce qui sortait de l'ordinaire. Les maisons sur sa gauche paraissaient imposantes, mais c'était une illusion. En réalité, elles étaient chacune divisées en quatre appartements, deux à

l'étage et deux en rez-de-chaussée, construits à l'époque où l'habitat social était un bien public considéré comme acquis. Ils avaient été vendus quelques années plus tôt, et le seul indice de leur passage en gestion privée était la couleur et le style des portes d'entrée. Karen ne reprochait pas aux occupants d'avoir saisi l'occasion de devenir propriétaires ; ce qui la gênait, c'était l'incapacité des hommes politiques à remplacer ce qu'ils avaient vendu. Elle avait beau espérer que le nombre grandissant de sans-abri leur fasse regretter cette décision, elle en doutait beaucoup.

Lorsque la rangée de maisons toucha à sa fin, elle tourna à gauche pour s'engager dans une rue étroite bordée d'épaisses haies au feuillage hivernal marron cuivré. Droit devant elle, une façade moderne en verre blindé flanquée de solides piliers et de blocs de ciment censés ressembler à des briques de grès. Un observateur lambda aurait pu croire que le bâtiment abritait les bureaux d'une petite compagnie d'assurances, sauf qu'en lieu et place du logo, on pouvait lire HMP EDINBURGH. Mais en regardant plus attentivement, ce même observateur aurait déchiffré, sur les hauts murs de béton qui s'étiraient dans l'obscurité, la signification de cet acronyme : HER MAJESTY'S PRISON, le centre pénitentiaire d'Édimbourg.

Karen bifurqua à gauche dans le parking. Elle était arrivée suffisamment tôt pour que la place qu'elle avait jugée parfaitement adaptée à ses besoins soit encore libre. Ce matin-là, elle conduisait son véhicule personnel. Sa Nissan

Juke vieille de cinq ans, que personne ne risquait de prendre pour une voiture de police, même banalisée. Phil s'était toujours moqué de ce choix. Il l'avait surnommée la « Nissan Joke ». Mais ce matin-là, c'était le camouflage idéal.

À mesure que s'égrénaient les minutes, le goutte-à-goutte des véhicules grossit en flot ininterrompu. Certains conducteurs appartenaient clairement au personnel de la prison et se dirigeaient vers leur emplacement réservé. D'autres se garaient près de Karen, venus pour la même raison qu'elle sinon dans le même but. Quelques conducteurs et passagers sortaient dans la fraîcheur matinale pour gagner les bâtiments de la prison, leurs haleines chaudes se confondant avec les volutes des vapotes et la fumée des cigarettes.

À l'évidence, ils ne savaient pas comment ça fonctionnait, songea-t-elle. Les prisonniers étaient certes libérés à 7 heures, mais cela ne signifiait pas que ceux qu'ils attendaient allaient franchir la porte à l'heure pile. Il y avait de la paperasse à remplir. Des médicaments à administrer. Des affaires personnelles à vérifier. Les comités d'accueil seraient chanceux s'ils retrouvaient leur proche à 7 h 30. À 8 heures, il y aurait une procession irrégulière d'individus (essentiellement des hommes, quelques femmes) qui émergeraient de nouveau dans le monde en cramponnant leurs sacs-poubelle noirs tout en essayant de dissimuler leur malaise.

Ça ne dérangeait pas Karen de patienter. Elle se préparait à ce moment depuis des années et avait réfléchi à ce que cela impliquerait. Si la



vengeance était un plat qui se mangeait froid, alors le timing était parfait. Une demi-heure de plus à attendre n'avait aucune importance.

Elle était tellement concentrée sur la façade de la prison qu'elle sursauta quand sa portière s'ouvrit, côté passager. Elle pivota sur son siège, son cerveau reptilien immédiatement animé par un instinct de défense ou de fuite. Cœur battant, elle sentit ses muscles de détendre quand elle vit qui montait dans sa voiture.

— Putain, Jimmy ! Tu veux que je fasse une crise cardiaque ?

— Tu ne m'as pas vu avancer jusqu'à ta voiture ? Je ne me cachais pas, Karen.

Le commandant Jimmy Hutton, chef de la Brigade anticriminalité de la police écossaise, s'installa sur le siège passager tel un homme se préparant à un long voyage. Il retira ses gants en cuir noir et déboutonna son manteau bleu marine.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? demanda-t-elle en fronçant les sourcils, son attention de nouveau dirigée vers la prison.

— Je prends soin de toi, répondit-il doucement.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je me suis douté que tu serais là ce matin. Je me suis dit que j'allais faire un saut pour te soutenir. Au cas où tu sois tentée.

— Tentée de faire quoi ?

— Quelque chose que tu regretterais.

Karen leva les yeux au ciel.

— Je ne suis pas une ado en pleine crise d'hormones, Jimmy. Je ne vais pas péter un plomb et traverser le parking en courant armée d'une

machette, comme une cinglée. Tout ce que je veux, c'est voir Merrick Shand de mes propres yeux. Voir ce que trois ans et demi de prison lui ont fait.

— Vraiment ? C'est tout ?

Elle haussa les épaules.

— Peut-être aussi voir qui vient le chercher. Et où on l'emmène. Je n'ai pas l'intention de faire quoi que ce soit, Jimmy. Mais j'ai besoin de savoir où il est. Où il vit, ce qu'il fait. S'il me repère, je m'en fiche. En fait, ça me ferait même plaisir.

— C'est un gros risque à prendre. Il pourrait te dénoncer à la commission professionnelle pour harcèlement.

Jimmy pivota sur son siège et la regarda droit dans les yeux.

— Je ne lui en donnerai pas l'occasion. Je ne vais pas le harceler, tu comprends. Je veux juste qu'il m'aperçoive dans son champ de vision, le déstabiliser. Le rendre dingue, mais pas au point de mettre mon job en péril.

Elle glissa un regard vers Jimmy. Elle n'avait pas vu une expression aussi sceptique depuis qu'elle avait assuré à sa grand-mère que ce n'était pas elle qui avait avalé toute la plaquette de beurre, même si elle était malade comme un chien.

— C'est pour ça que tu es venue avec du renfort ? Pour ne pas te faire repérer en suivant Shand quand il quitterait la prison ?

Interloquée, Karen jeta un rapide coup d'œil vers Jimmy, pour voir s'il bluffait pour une raison

qui lui échappait. Mais elle ne l'avait jamais vu aussi sérieux. Non, pas sérieux. En colère.

— De quoi tu parles ? Je n'aurais jamais embarqué La Menthe là-dedans.

Pour tout un tas de raisons, l'officier Murray était la dernière personne que Karen aurait amenée avec elle ce matin.

— Allez Karen, ne fais pas l'innocente avec moi. Je ne parle pas de Jason. Je parle de capitaine Café.

— Quoi ?

Karen n'aurait pas pu feindre une telle surprise.

— La rangée derrière toi, quatrième voiture à gauche. Tu ne l'as pas vu garer son énorme Range Rover ?

Elle regarda rapidement autour d'elle, repérant immédiatement ce qui n'aurait pas dû lui échapper.

— Je vais le tuer, putain, tonna-t-elle en poussant sa portière tellement fort qu'elle rebondit sur ses gonds et revint lui heurter la hanche.

Mais elle était tellement remontée qu'elle n'allait pas se faire arrêter par quelque chose d'aussi trivial que la douleur. Elle fonça vers le Range Rover, bien décidée à affronter la seule personne qui n'avait aucun droit de se trouver là.

Daisy regardait intensément son écran d'ordinateur, feignant avec talent d'être absorbée par sa tâche. Du moins l'espérait-elle. En réalité, même si elle était arrivée tôt le matin même après l'autopsie, elle n'avait guère avancé jusqu'à ce que l'employé du consulat français, à qui elle avait parlé avec flagornerie la veille, la rappelle. Leur première conversation avait été brève. Daisy était convaincue d'avoir entendu le Français hausser les épaules quand elle lui avait transmis ses informations sur Paul Allard.

Elle avait donc été surprise qu'il la rappelle au bout d'une heure, adoptant un ton tout à fait différent.

— Lieutenant Mortimer, avait-il commencé avec emphase. J'ai une information très intéressante pour vous.

— Heureuse de l'entendre. Merci de me rappeler.

— Non, aucun problème. Ce que j'ai découvert, c'est que Paul Allard est un musicien de jazz. Il joue du saxophone dans un quintet, « Comme des Étrangers ». Pas mon style, mais il

paraît qu'ils sont très bons. Il habite rive gauche. Vous connaissez Paris ?

— Non, malheureusement je n'y suis jamais allée.

— Peu importe, la ville sera toujours là quand vous déciderez de venir. M. Allard vit, ou plutôt vivait, dans une petite rue menant à l'Odéon, dans le sixième arrondissement. C'est un quartier agréable, mais vu son adresse, c'est sûrement un petit appartement sous les toits.

— Eh bien, c'est un début. Est-ce que vous pouvez envoyer un gars de chez vous frapper à sa porte pour vérifier si quelqu'un vit là-bas ? Voire obtenir un mandat de perquisition, pour voir s'il y a quoi que ce soit dans son appartement qui nous donnerait un indice sur ses activités dans l'East Neuk ?

Il avait produit un borborygme guttural.

— Il vous faudra un mandat établi par vos tribunaux, il me semble.

Un soupir retenu.

— OK, vous pourriez peut-être m'envoyer l'adresse et je vais voir ce que je peux faire de mon côté.

Qui savait quels obstacles elle allait devoir franchir pour arriver à ses fins, par les temps qui couraient ?

— Bien sûr, mais pas si vite. J'ai quelque chose de beaucoup plus intéressant. Il n'y a aucune trace de Paul Allard avant que ce passeport et ce permis de conduire lui soient délivrés. C'est comme s'il n'avait jamais existé.

— Quoi ?

— Je sais. J'ai pensé qu'il avait peut-être fait partie d'un programme de protection des témoins ou quelque chose comme ça. J'en ai parlé à une de mes collègues qui m'a dit que si ça avait été le cas, il y aurait une trace écrite. On ne pourrait pas avoir accès au dossier, mais on connaîtrait son existence.

Daisy s'était redressée sur son siège, tous ses sens en alerte.

— Je comprends. Vous pensiez qu'il s'agissait d'une « légende » ?

— Ah, on utilise le même mot en français. Ma collègue a dit qu'il avait pu changer de nom. Cela expliquerait qu'on ne trouve rien.

— Et c'est le cas ?

— Je ne sais pas encore. J'ai envoyé une requête urgente au ministère de l'Intérieur, mais je vais être honnête avec vous, je ne sais pas du tout quand arrivera la réponse. Cependant, en France, quand quelqu'un change officiellement de nom, c'est publié dans le *Journal officiel de la République française*. Je vais vérifier si c'est consultable en ligne. Ce serait peut-être plus rapide.

— C'est super. Je vais voir ce que je peux faire, moi aussi. Merci beaucoup. J'apprécie vraiment votre aide. Et n'oubliez pas de me transférer cette adresse !

Tout cela avait été très enthousiasmant. Le commandant Todd avait tempéré ses ardeurs, en écoutant à peine ce qu'elle avait appris. « Attendons d'avoir des nouvelles de l'inspecteur Clouseau avant de nous emballer », avait-il répondu. Il s'était ensuite tourné vers l'un de ses

officiers en lançant d'une voix forte : « Est-ce qu'il y a du progrès avec le garde-côte, et sur le lieu d'où le corps a été jeté à l'eau ? »

Todd les avait renvoyés chez eux peu après 18 heures. Il n'était pas le genre de chef à croire qu'il fallait travailler jour et nuit juste pour avoir l'air occupé. À l'époque où Daisy avait intégré son équipe, il l'avait emmenée dans un café étonnamment cosy, dans une zone industrielle de la banlieue de Kirkcaldy, et lui avait exposé sa philosophie tout en dégustant des scones à la cerise maison et du thé Earl Grey. « Dans la police judiciaire, il n'y a pas d'heures sup. Quand on mène une enquête, on ne compte pas ses heures. Mais il y a des moments de creux. Vous attendez une adresse ou une information clé pour pouvoir avancer. Alors autant attendre chez soi. La moitié du temps, on n'a pas accès aux bases de données en dehors des heures de bureau. Autant être à la maison dans son canapé à regarder un film. Comme ça, quand on doit travailler jusqu'à pas d'heure, on n'est pas déjà crevé avant d'avoir commencé. Assume ta part du travail quand il le faut, ça me va bien. Mais attention à toi si je te prends à tirer au flanc alors qu'on a besoin de toi. »

Il n'aurait pas pu être plus clair. Néanmoins, Daisy avait toujours du mal à arriver tard et à partir tôt. Le lendemain matin, elle était donc la première au bureau. Elle déballa le feuilleté à la saucisse qu'elle avait acheté en chemin au food-truck et le mangea tout en repassant en revue les dossiers et en prenant des notes. Quand son téléphone sonna, affichant le numéro du consulat

français, elle fit une petite marque sur son carnet du bout de son crayon, tout excitée.

— Lieutenante Mortimer, lança-t-elle en criant presque.

— Bonjour, lieutenant, je m'appelle Guillaume Verancourt. Je crois que vous avez parlé à mon collègue du consulat français hier ?

Il avait l'air plus édimbourgeois que parisien.

— C'est exact. Et vous...

— Il m'a transmis votre demande. Je travaille avec le ministère de l'Intérieur.

Est-ce que c'était un code pour signifier qu'il était espion ? Ou simple bureaucrate ? Daisy commença à se sentir un peu perdue.

— Est-ce que vous avez quelque chose pour moi ?

— J'ai quelques informations, en effet. Mais avant d'en parler, je dois vous rappeler qu'une enquête concernant un citoyen français revient aux autorités françaises. Nous collaborons volontiers avec la police écossaise, mais nous devons nous assurer que vous avez la même volonté de coopérer. De partager les informations. Pouvez-vous me l'assurer ?

Daisy réfléchit rapidement. Elle savait qu'elle devait s'en remettre pour cela à un supérieur, mais elle était quasiment sûre que personne n'allait refuser la requête française. Surtout si cela permettait de clore l'enquête avant qu'elle ait commencé.

— Le défunt était peut-être un citoyen français, monsieur Verancourt, mais il a été tué ici, en Écosse. C'est dans l'intérêt de tous de collaborer sur ce dossier.



— Vous allez donc m'envoyer vos informations ? Et ce, pendant toute la durée de l'enquête ?

Daisy prit une profonde inspiration. Elle avait l'intention de marquer les esprits avec ce dossier, mais pas pour de mauvaises raisons. D'un autre côté, il fallait qu'elle avance.

— Je vais être honnête. Nous ne savons pas grand-chose, à ce stade, mais nous partagerons nos informations. Et vous nous transmettez les vôtres ?

— Je vais vous envoyer ce que j'ai par mail, mais je pense que ce serait utile d'en parler d'abord de vive voix. Au cas où quelque chose ne soit pas clair. Et bien sûr nos informations sont en français.

— C'est très gentil à vous.

Elle aurait l'occasion plus tard de lui révéler ses compétences en français si nécessaire.

— Alors, qu'avez-vous découvert ? demandat-elle.

— Eh bien, vous savez déjà que Paul Allard n'existait pas officiellement jusqu'à il y a deux ans. La raison, c'est qu'il a changé de nom.

— Pouvez-vous me dire comment il s'appelait, avant ?

— C'est là que ça se complique. Il y a presque dix ans, un certain Paul Allard a rejoint la Légion étrangère. Ce n'était pas son vrai nom, mais la Légion autorise les recrues à déclarer eux-mêmes leur identité quand ils s'engagent. Selon la tradition, le nom de famille d'emprunt doit avoir la même initiale que le nom d'origine, mais c'est le seul lien avec leur passé.

— Vous plaisantez, non ? On se croirait dans une BD d'aventures. Vous voulez dire qu'ils peuvent s'engager dans la Légion étrangère pour se faire oublier ?

Verancourt se racla la gorge.

— C'est une tradition. Il n'y a rien de comique là-dedans, croyez-moi. Et la carrière militaire de Paul Allard n'a rien eu de drôle non plus. Comme tous les candidats, il a dû fournir une preuve de sa véritable identité, afin d'attester qu'il n'était pas un criminel condamné ou qu'il ne faisait pas l'objet d'un mandat d'arrêt pour un crime sérieux. S'ils répondent à ces critères, ils peuvent choisir le nom sous lequel ils souhaitent s'engager. Seul ce nom apparaîtra sur leurs documents. C'est ainsi que s'est engagé le dénommé Paul Allard. C'était un musicien de talent et il a donc été affecté à la fanfare du régiment, qui fait partie du premier régiment étranger. Il a atteint le grade qui correspond à celui de caporal, chez vous.

— Tout ça est très intéressant. Mais manifestement, il n'était plus dans la Légion. Il vivait dans un appartement à Paris et jouait du jazz.

— Exact. Il a quitté la Légion au bout de sept ans. Grâce à son service, il a pu demander la citoyenneté française. Pour un homme qui veut rester invisible, cela comporte un petit inconvénient. S'il veut demander la citoyenneté, il doit reprendre son identité d'origine. Le caporal Paul Allard a donc dû reprendre son ancien nom et son statut de citoyen britannique.

Il marqua une pause, savourant clairement cet effet dramatique.

— Et quel était-il ?

— James Auld, répondit-il avant d'épeler le nom de famille. C'est un nom écossais, je crois ?

— En effet, confirma Daisy tout en griffonnant sur une nouvelle page. Très écossais. Mais si c'est le cas, comment se fait-il qu'il ait eu un passeport et un permis de conduire établis à son nom de légionnaire ?

— Il a formulé presque immédiatement une demande de changement de nom pour devenir Paul Allard.

— Et il l'a obtenu ? Aussi simplement que ça ? Verancourt gloussa.

— Non, lieutenant Mortimer. Pas « aussi simplement que ça ». En France, changer de nom n'est pas aussi facile qu'au Royaume-Uni. Les conditions sont strictes. Mais il en remplissait une. Comme il gagnait sa vie en tant que musicien et que sa réputation était établie sous le nom de Paul Allard, il a pu arguer qu'il était nécessaire pour lui de retrouver cette identité afin d'éviter toute confusion en termes de rémunération et de déclaration d'impôts. Et donc, il y a deux ans, il est devenu officiellement citoyen français, sous le nom de Paul Allard.

Rien de tel que la bureaucratie pour mettre les points sur les *i*.

— Mais la date de naissance reste la même ? James Auld et Paul Allard étaient nés le même jour ?

— Sans aucun doute. On autorise uniquement les changements de noms. Comme je l'ai dit, je vous enverrai les informations par mail, mais je crois que c'est le seul détail important pour vous.

— C'est trop tôt pour l'affirmer, répondit Daisy lentement. Cet homme a été assassiné. Il se peut que le mobile ait un lien avec sa carrière militaire.

Verancourt émit un petit bruit indistinct.

— Vous rencontrerez peut-être des difficultés à obtenir des informations à ce sujet. La Légion n'est pas réputée pour parler ouvertement de ses opérations.

— Génial, dit Daisy en soupirant.

— Vous m'enverrez vos rapports ? L'autopsie et tout ce que vous avez ?

— Oui. Merci de votre aide. Il se peut que j'aie besoin de vous recontacter. Peut-être pour accéder à son appartement, par exemple.

— Pour ça, il faudra voir avec la police à Paris et le *juge d'instruction*\*<sup>1</sup>. Mais je pourrai peut-être vous aider. Au revoir, lieutenant Mortimer.

Au moment où il raccrochait, Charlie Todd entra dans la pièce. Daisy se leva et croisa son regard.

— Le mort, patron ? Il s'était enfui pour s'engager dans la Légion étrangère, en France.

---

1. Les expressions en italique dont la première occurrence est accompagnée d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)

Plus tard ce matin-là, en parcourant Duke Street, Karen fulminait toujours, telle une femme déterminée chargée d'une mission. En entrant chez Aleppo, le café syrien où elle avait rendez-vous avec une amie, elle était tellement en proie à la colère qu'elle parvint tout juste à esquisser un hochement de tête pour saluer Amena, qui, derrière le comptoir où elle œuvrait, l'accueillit avec un large sourire.

Karen se dirigea droit vers la femme assise à la table la plus éloignée de la porte. Elle connaissait Giorsal Kennedy depuis l'école, et bien qu'elles se soient éloignées pendant les quinze années où Giorsal avait travaillé dans le Sud comme assistante sociale, une affaire récente les avait rapprochées, davantage encore qu'à leur adolescence. Karen se laissa tomber sur la chaise avec un soupir.

— J'en déduis que tout ne s'est pas passé comme prévu, dit Giorsal avec sa douceur habituelle, rodée par sa longue expérience de travailleuse sociale.

— Ça, on peut le dire.

Karen se tourna vaguement, dans l'espoir d'attirer le regard d'un serveur, mais Amena se dirigeait déjà vers leur table avec une petite tasse de l'intense café à la cardamome que Karen avait appris à aimer.

— Tu es une vraie princesse, ici, commenta Giorsal une fois Amena repartie.

— C'est gênant. Ils ne me laissent toujours pas payer mon café.

— Mais tu mets systématiquement de l'argent dans la collecte de charité. Je t'ai vue. En plus, ils te sont redevables. Sans toi...

— Ils auraient trouvé quelqu'un d'autre pour les aider.

Karen gigota sur sa chaise, mal à l'aise qu'on lui rappelle qu'elle avait aidé ce groupe de réfugiés syriens à trouver un local pour lancer leur affaire.

— Enfin, peu importe, reprit-elle. Je suis dans une colère noire, Gus.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Tu m'avais dit que tu allais simplement tenir Merrick Shand à l'œil. Le suivre jusque chez lui. C'est tout. Tu avais promis, Karen.

— Et c'est ce que j'avais l'intention de faire, rien de plus. Jusqu'à ce que ce fichu Hamish débarque avec ses gros sabots.

Elle but une gorgée de café, sentant qu'elle avait besoin d'un coup de fouet.

— Hamish ? Quel rapport avec lui ?

— Pas le moindre, justement. Je suis bête, je sais qu'on est censé partager les choses quand on... je ne sais pas, quand on a une relation avec quelqu'un. Mais je ne pensais pas que ça

lui donnait le droit de mettre le nez dans mes affaires.

Giorsal fronça les sourcils.

— Il va falloir que tu m'expliques un peu, là, Karen.

Nouvelle gorgée.

— Je lui ai dit que je ne pouvais pas passer la soirée avec lui hier parce que Merrick Shand était libéré ce matin et qu'il fallait que je me lève à l'aube pour être sûre de pouvoir lui filer le train.

— Il sait qui est Merrick Shand ?

Karen poussa un soupir las.

— Il sait que Shand est la brute qui a écrasé Phil au volant de sa voiture et lui a ôté la vie. Oui.

— Et ensuite ? Hamish a voulu t'en empêcher ?

— Non, il n'est pas complètement fou. Même si ça aurait été compréhensible. Je crois qu'au fond de lui, il pense que je devrais laisser le passé derrière moi et tourner la page. Mais il s'est contenté de me demander : « Est-ce que ça te paraît une bonne idée ? » J'ai répondu que non, probablement pas, mais que je devais le faire. Et on en est restés là.

— J'imagine qu'il y a une suite ?

— Exactement. Revenons-en à ce matin. J'attends sur le parking, les yeux rivés sur la porte, que Merrick Shand quitte son trou à rats en rampant. Et je manque de faire une attaque quand Jimmy Hutton ouvre la portière passager pour faire irruption dans la voiture.

— Sûrement pour empêcher un geste que tu pourrais regretter ?

— Tout juste, confirma-t-elle en levant les yeux au ciel. Gus, tu me connais depuis longtemps. Est-ce que tu dirais que je suis du genre à perdre la boule et à me déchaîner à la moindre provocation ?

Face à l'indignation de Karen, Giorsal ne put réprimer un gloussement.

— Non, réussit-elle à articuler. Non, tu es plutôt du genre à prendre les gens par surprise quand ils s'y attendent le moins en t'approchant discrètement d'eux par derrière.

— Alors pourquoi tous ces hommes, qui devraient me connaître mieux que ça, sont persuadés qu'il me faut un ange gardien ?

— J'imagine que Jimmy était là pour lui aussi, Karen. Il aimait Phil comme un fils. Il est mort sous son commandement, pendant une opération qui a dégénéré. Il porte cette culpabilité-là.

Karen réfléchit.

— Oui, tu as raison. Je ne suis pas juste avec Jimmy. Mais Hamish ? C'est une autre histoire. Donc, Jimmy monte dans la voiture, comme je l'ai dit, et mentionne au passage qu'il a vu Hamish garé dans la rangée derrière moi. Il pense que je lui ai demandé de venir en renfort, pour m'aider à filer Shand quand il partira. Enfin, franchement ! Moi ? Comment quelqu'un qui me connaît pourrait croire que j'ai besoin de renfort pour une formalité pareille ? Et quand bien même j'en aurais besoin, est-ce que je choisirais un civil dont l'unique expérience de filature est d'avoir joué à *L.A. Noire* ?

Elle s'interrompt pour reprendre sa respiration et boire une nouvelle gorgée.



— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Rien. Il m'a vue arriver et a eu le bon sens de sortir de sa voiture avant que je le traîne dehors. Il est resté planté là pendant que je poussais une gueulante qui a dû lui crever les tympans, puis il est remonté en voiture et il est parti, expliqua Karen avant de pousser un profond soupir. Et pendant que tout cela se déroulait, Merrick Shand est sorti et quelqu'un est venu le récupérer.

— Oh non ! Dis-moi que Jimmy l'a suivi ?

Karen secoua la tête.

— Ce n'est pas pour ça qu'il était venu. Il a au moins noté l'immatriculation, donc je peux la rechercher. Mais Hamish ? Comment est-ce que je peux lui faire confiance, après ça ?

Elle fronça les sourcils d'un air buté.

— Est-ce que tu n'es pas un peu sévère ? Pour moi, Hamish pensait bien faire, te protéger parce qu'il tient à toi, dit Giorsal en haussant les épaules. Ce n'est pas un crime.

Karen jouait avec sa tasse en évitant le regard de son amie.

— C'est une chose supplémentaire qui me pousse à me demander...

— Te demander quoi ? Karen, Phil aurait sans doute agi exactement de la même façon.

— Ne le compare pas à Phil. Il n'a rien à voir avec Phil. Phil et moi, on était comme deux faces d'une même pièce. Ce n'est pas pareil avec Hamish.

— Peut-être. Mais Hamish est quelqu'un de bien. Il a une bonne situation, il est célibataire,

## Remerciements

Les écrivains ne travaillent jamais seuls. Plus je fais ce métier, mieux je comprends toutes les contributions nécessaires à un livre. Elles passent, pour la plupart, inaperçues, mais il y en a d'autres dont j'ai tout à fait conscience.

Je suis profondément reconnaissante à Patrice Hoffmann, mon éditeur français aux éditions Flammarion, pour son aide avec les termes de police français. Toutes mes erreurs sont des licences poétiques !

Plus près de chez moi, Dorothy Bain QC, le sheriff Norman McFadyen et le sheriff Tom Welsh m'ont expliqué la procédure judiciaire et l'administration régissant les mandats d'arrêt européens.

Liz Nugent m'a suggéré d'excellentes situations géographiques ; à cette époque où les déplacements sont limités, je n'ai pas pu aller les explorer en personne !

Comme toujours, je bénéficie de la générosité et de la patience des spécialistes en criminalistique qui partagent volontiers leurs connaissances et leurs expériences. En ces périodes de confinement, ils ne reçoivent même pas de biscuits en échange... Merci au professeur Wolfram Meier-Augenstein pour les informations sur l'analyse de l'isotope stable et à Dame Sue Black pour les Choco Pops, entre autres.

Je remercie également James Auld et David Greig qui, en récompense de leurs généreux dons à Breast Cancer Now, à la Homeless World Cup Foundation et au Raith Rovers FC, apparaissent dans ce livre, de façon un peu douteuse. Votre gentillesse, votre patience et votre bonté sont appréciées par tous ceux qui vous connaissent !

Une grande partie de l'écriture et l'intégralité du travail éditorial sur ce livre se sont déroulés pendant la période étrange et irréaliste du confinement. Comme la plupart des écrivains de ma connaissance, j'ai eu beaucoup de mal à rester concentrée. Durant ce processus, mon équipe de soutien chez Little, Brown s'est montrée patiente, attentive et extrêmement compétente, malgré ses autres engagements. Chapeau bas à vous tous, et merci pour vos visages joyeux à l'écran ! Lucy Malagoni et Laura Sherlock chez LB, sans oublier l'inégalable Jane Gregory chez DHA m'ont aidée à traverser cette période difficile.

Ce qui m'a sauvée pendant le confinement, c'est la présence de ma compagne, Jo Sharp. Elle s'est découverte des talents de productrice vidéo (Allez voir *Cooking the Books* – Val McDermid sur YouTube), de coiffeuse, et de jardinière. Elle n'a cessé de me faire rire, de me faire réfléchir et de me donner confiance en moi. Jo, je n'aurais jamais pu faire ça sans toi. Tu es ma Wonder Woman.